

—Léa !

Elle tressaille et tourne la tête. Lui s'est avancé.

—Restez un peu, supplie-t-il amicalement.

Elle prend un air très digne :

—Maman me défend de recevoir en son absence.

—Les étrangers, mais moi... Dans trois jours vous serez ma femme ! Ma chère Léa, maman ne me grondera pas, j'en suis sûr.

En prononçant ces mots : «Ma chère Léa», la voix du jeune homme a vibré plus profonde : la petite fiancée s'en aperçoit fort bien, mais elle s'est promis d'être froide. Sans répliquer, elle s'assied sur le canapé et Jean vient auprès d'elle, en souriant de son sourire un peu protecteur.

—Vous avez l'air d'être en pénitence, dit-il, vous n'êtes pas sortie aujourd'hui ?

—Non.

—Pourquoi ?

—J'avais des papillons plein la tête.

—Noirs ou roses, vos papillons ?

—Noirs.

—Vraiment. Serait-il indiscret de vous demander ce qu'ils vous contaient en battant de l'aile ?

—Très indiscret.

—Me le direz-vous dans quelques jours !

—Non.

—Vous aurez des secrets pour votre mari !

—Ai-je dit que c'était un secret ? On n'est pas forcée de dire toutes ses pensées à son mari, je suppose ?

—Mais si.

—Je ne vous dirai pas les miennes.

—Alors, je les devinerai.

—Ah!... comment donc, je vous prie.

—Très simplement. Je prendrai comme cela vos deux mains dans les miennes et je lirai dans vos yeux.

Léa devint très rouge ; le timbre de la porte d'entrée retentissait deux fois, elle se leva précipitamment.

—Voilà maman.. je vais l'embrasser.

Elle était extrêmement troublée, fâchée contre Jean. Ce mot terrible de «mariage de raison» tourbillonnait dans sa tête. Elle était humiliée de faire un mariage de raison, et puis triste, si triste ! Jusqu'au matin elle pleura à chaudes larmes, se répétant qu'elle était bien malheureuse d'épouser un homme aussi déloyal. Quel hypocrite ! Oui, vraiment, à l'entendre, elle aurait pu se croire chérie.

L'église est remplie de froufrous de soie et de parfums de fleurs ; autour de l'autel, tout est blanc et lumineux, les orgues chantent gravement sous la voûte, et la mariée s'avance au bras de son père, blanche elle aussi, sous le tulle qui idéalise sa blondeur.

Très beau mariage en somme ! Toilettes exquises, sermon remarquable, messe en musique avec le concours des premiers chanteurs



de l'Opéra, puis, après la cérémonie, lunch brillant chez madame Person, la mère de la mariée.

Puis peu à peu les salons se vident.

Madame Reignal se retire dans sa chambre pour échanger contre un costume de voyage sa longue robe de satin blanc. Dans un instant, son mari va l'emmenner ; ils dîneront à la gare avant de partir pour Bruxelles.

Et elle regarde désespérément sa chambre de jeune fille. Que d'années paisibles dans ce nid douillet !

Soudain, ne pouvant plus se contenir, madame Person murmure :

—Que vais-je devenir pendant ce voyage, ma pauvre chérie !

C'est le coup de grâce. Léa sanglote sur l'épaule de sa mère qui ne sait plus à quel saint se vouer.

M. Person frappe à la porte.

—Allons, allons, ma fillette, il est tard !

—Ça m'est bien égal, répond-on.

Alors, il entre, il console sa fille, il gronde sa femme, et Léa se dirige vers l'antichambre, suivie de sa mère qui porte avec un soin attentif le petit sac en cuir de Russie.

Jean est là, il attend sa bien-aimée, il lui sourit de loin ; puis il voit qu'elle a les yeux rouges.

—Ma pauvre Léa ! Et, se remettant à pleurer, elle retourne à l'épaule maternelle.

—Dîne avec nous, ma mignonne, vous partirez après, suggère timidement la pauvre mère.

M. Person a l'air contrarié (les hommes se soutiennent entre eux) mais Jean ne peut que dire :

—C'est comme vous préférerez, Léa.

Et Léa lui en veut mortellement.

—Partons, réplique-t-elle d'une voix brève.

En voiture, elle se pelotonne dans un coin et pleure. D'abord M. Reignal se tait, puis il lui prend la main.

—Ma Léa, ne pleurez pas ainsi.

—Je ne peux pas m'en empêcher. Je sais bien que cela vous vexe.

—Non, cela ne me vexe pas, mais cela me fait beaucoup de peine.

—Je ne vois pas pourquoi cela vous fait de la peine... vous devez bien penser que j'aime mieux maman que vous...

—Eh bien ! non, figurez-vous... J'espérais bonnement que votre cœur était assez grand pour maman et pour moi, répond-il si gentiment que, sans l'avouer, elle se sent presque radoucie.

Au buffet, ils s'installèrent à une petite table. Jean était tout occupé de sa femme, il la servait lui-même, et, en lui disant de ces choses insignifiantes qui viennent parfois aux lèvres quand on a le cœur plein, il la couvait des yeux. Elle était bien forcée de convenir que c'était très amusant ce dîner en tête à tête.

Lorsqu'on commença à ouvrir les portes son mari lui prit le bras et la conduisit au coupé qui les attendait, retenu depuis la veille.

—Etes-vous bien, êtes-vous contente ? disait-il tout bas.

Elle feignait ne pas entendre, elle arrangeait sans répondre les frisures de son front en se mirant dans une petite glace, mais elle entendait très bien, un vague sourire effleurait sa bouche, et sa main tremblait un peu.

Soudain, un cri de la machine déchira l'air... les portières se fermèrent avec un bruit sourd. Le train se mettait en marche.

Léa tressaillit. Le charme était rompu. Elle se rappela la lettre de madame de Prébois, et toutes les petites joies qu'elle avait naïvement savourées s'évanouirent dans son souvenir.

—Pourquoi m'avez-vous chosie, moi plutôt qu'une autre... pourquoi, puisque vous ne m'aimez pas ?

(Suite à la page 44)